

# L'œuvre d'Amos Oz

## ou

# le choix de l'espérance

Brigitte Alberhen-Claparède

*Amos Oz appartient à la génération des écrivains engagés de la deuxième génération qui accédèrent à la maturité dans les années soixante et souffrirent de la perte graduelle des valeurs du sionisme socialiste. Il demeure attaché à une certaine idée de la mission de l'intellectuel. Il aime dire qu'il souhaiterait posséder deux stylos : un pour écrire des romans et un pour écrire ses colères de citoyen. Les deux stylos élaborent néanmoins une représentation de la société israélienne où écriture poétique et écriture engagée jouent avec l'imaginaire collectif israélien et inventent une nouvelle manière de penser le sionisme.*

**A**mos Oz naît à Jérusalem en 1939, l'année même où sortit le film de Victor Fleming, *Le Magicien d'Oz*. La ville était alors cosmopolite : les Anglais rencontraient aisément des Juifs et des Arabes cultivés. « *On pouvait, dit-il, en marchant dans ses rues, croiser Sholem, Buber, Bergman ou Agnon* ». Il ajoute que son « *quartier était un endroit très tchékhovien* » et qu'au moment où il se mit à lire des nouvelles de Tchekhov, il était persuadé que celui-ci était originaire de Kerem Abraham (quartier de Jérusalem). Il avoue avoir passé son enfance parmi des êtres sortis des romans de Tchekhov, Dostoïevski ou Tolstoï.

Mais, il dit aussi qu'à Jérusalem, dans les années quarante, tous avaient conscience que « *quelque part, au-delà de l'horizon, il y avait une nouvelle race*

*de héros israéliens, halés, robustes, et qui ne ressemblaient pas du tout aux Juifs de la Diaspora* ». Les paysans de Galilée tout autant que ceux de Tel Aviv, la lointaine, la maritime, édifiaient un pays très éloigné des murailles de Jérusalem. Il se souvient qu'il rêvait de Tel-Aviv comme d'un lieu où « *il y avait la mer, toute pleine de Juifs bronzés qui savait nager* ». Tel-Aviv et non Jérusalem l'étouffante représentait la vraie vie pour l'enfant des années quarante. A Tel-Aviv, on pouvait trouver des ouvriers cultivés qui fumaient des cigarettes Matossian et n'avaient peur de rien.

Lui, vit entre ses parents qui rêvent en yiddish, se parlent en russe et en polonais, lisent en anglais et en allemand et l'élèvent en hébreu. Son grand-père, Alexandre Klausner, avait fui Odessa après la révolution d'octobre. Il s'installa d'abord à Vilna. Puis, ne supportant plus les injures antisémites, il se décida à contre-cœur à partir pour l'Asie avec sa femme et son jeune fils. A Jérusalem, il continua à écrire des poèmes en russe sur la beauté de la vraie ville, bien différente de celle où il s'était réfugié. Son fils aîné, l'oncle David voulut poursuivre son enseignement sur la littérature européenne à l'université de Vilna et fut tué dans le massacre nazi.

Le père d'Oz, Yehouda Ari Klausner, obtint, à Jérusalem, un poste de bibliothécaire qui lui permit de faire vivre sa famille, et continua à rédiger des articles sur la littérature comparée. Il épousa la fille d'un ancien meunier de Rovno, en Ukraine, devenu charretier dans la baie de Haïfa. « *A Jérusalem, mes parents aménagèrent simplement leur maison, avec beaucoup de livres, une table roulante noire, un tableau d'un paysage d'Europe, et un service à thé de style russe. Ils se dirent qu'un jour la Jérusalem juive deviendrait une vraie ville* ». Oz est éduqué, selon ses mots, dans une école juive religieuse nationaliste, évoquée dans *Les Voix d'Israël*. « *Mon enfance à Jérusalem fit de moi un expert en fanatisme comparé* », dit-il avec humour, faisant allusion à la fois aux travaux de son père et à ceux de l'un de ses personnages, Alec Gidéon, dans *La Boîte noire*.

Il a neuf ans pendant la guerre d'Indépendance.

Après la création de l'État, son grand-père célèbre encore la Jérusalem céleste, rachetée par le Messie et continue à ne pas voir celle où il vit. Son père poursuit ses travaux de littérature comparée en quinze langues. Sa mère, Fania, se suicide en 1952.

Deux ans après la mort de sa mère, âgé de quatorze ans, Oz dit qu'il « *quitta la maison, les bonnes manières et l'érudition, changea son nom de Klausner en Oz, et alla travailler et étudier dans le kibboutz Houlda* », en Haute Galilée. Loin de Jérusalem, la religieuse, de la culture européenne et de son enfance, il « *s'hébraïse* », « *s'israélise* » au sein de l'institution sur laquelle

repose un des mythes fondateurs d'Israël. Il devient membre de la communauté kibboutzique, fer de lance du mouvement sioniste. Houlida appartient au mouvement Unifié des Kibboutzim (Takam), comprenant des collectifs d'obédience travailliste.

Oz entretient encore avec le monde désormais perdu du kibboutz un rapport douloureux. Il prend forme dans sa première expérience littéraire qui le dénonce comme une communauté fusionnelle et totalisante. Pourtant, il demeure paradoxalement, pour lui, le lieu du rêve sioniste. Ce rêve devenu impossible a cependant, pense-t-il, laissé des traces dans la société israélienne et l'être juif : «*Ma femme, qui est née au kibboutz, dit-il, mes filles Fania et Galia, et mon fils Daniel, sont ainsi préservés de certaines afflictions juives et jérusalémites, qui ont tourmentés mes parents, mes grands-parents et moi-même, je considère cela comme un succès*».

En 1965, Oz est diplômé de littérature hébraïque et de philosophie à l'université hébraïque de Jérusalem. Il poursuit un enseignement de littérature et de philosophie, commencé dès 1963 au lycée de Houlida. Il enseigne jusqu'en 1993, au collège de Saint Cross d'Oxford, à l'université Berkeley de Californie, au collège de Colorado springs, à l'université Ben Gourion de Ber-Sheva, à l'université de Tel-Aviv.

Il poursuit, au cours de ces années, son travail de romancier. Ses livres sont traduits en vingt-neuf langues. La sortie des romans et des nouvelles s'accompagne toujours d'un très grand nombre d'articles et d'essais, en Israël et dans des publications internationales. Ces textes concernent aussi bien la critique littéraire que les prises de position idéologiques et politiques. L'ouvrage, *Les Deux morts de ma grand-mère*, paru en français à la fin de l'année 1995, chez Calmann-Lévy, réunit des essais portant aussi bien sur la lecture que sur le film de Claude Lanzmann *Shoah, une histoire orale de l'Holocauste*. Il démontre la diversité des sujets abordés par Oz durant la période allant des années soixante aux années quatre-vingt-dix.

Ses deux premiers romans, *Ailleurs, peut-être* et *Mon Michaël* sont publiés, l'un juste avant la guerre des Six Jours, l'autre l'année d'après, en 1968. A un journaliste qui lui demandait pourquoi il écrivait, Oz répondit que la nuit, au kibboutz, il entendait «*hurler les chacals*». *Ailleurs, peut-être* et les nouvelles des *Terres du chacal*, contemporains dans leur rédaction, réveillent dans l'espace kibboutzique les fantômes qui hantent la nouvelle réalité juive. L'écriture donne vie à l'étranger qui habite en chaque membre de la société monolithique du kibboutz. Le roman désigne un lieu où peut se formuler la violence et la fascination de l'identité.

Pendant la guerre des Six Jours, Oz se trouve parmi les divisions blindées victorieuses dans le désert du Sinaï. Il entre dans Jérusalem-Est,

trois jours après sa conquête, et se trouve confronté à la cité de sa naissance. « *Cité de ma naissance. Cité de mes rêves. Cité des aspirations de mes ancêtres et de mon peuple. J'étais là, je m'avançais dans ses rues, cramponné à ma mitrailleuse, comme un étranger dans une ville étrangère* ». Oz ne peut pas conquérir Jérusalem. Jérusalem, la ville-mère, figurée dans les écrits littéraires par le corps inaccessible de la femme, par l'anéantissement dans l'origine, sera à jamais la ville de l'écrivain Agnon. « *Je ne sais pas écrire sur le feu et le sang* » et « *j'entends les gémissements des peuples opprimés; mais pas celui des terres opprimées* », dit-il. Alors, commence le temps de l'engagement pour la Paix. Après avoir participé activement à différents mouvements pour la Paix, Oz deviendra un des fondateurs de «La Paix Maintenant», créé en 1977. La réalité de l'autre palestinien s'impose à lui en même temps que celle de la survie d'Israël.

*Mon Michaël* est le roman de l'après guerre des Six Jours. Le boom économique fait accéder le niveau de vie israélien à celui de toute société de consommation occidentale. Mais l'euphorie de la victoire donne naissance à un nouvel imaginaire collectif. La mémoire du passé juif et l'expérience de la haine proche-orientale engendrent des sentiments contradictoires. Celui de la toute-puissance de Tsahal s'articule à celui de la vulnérabilité et de la peur. La garde des territoires pour des raisons sécuritaires se double d'une logique néo-biblique nourrie de nationalisme et de messianisme.

*Mon Michaël*, écrit sous la forme d'un journal intime, narre la vie quotidienne d'un jeune ménage à Jérusalem dans les années cinquante et le cheminement vers la folie de son héroïne, enfermée dans le silence et ensevelie sous le poids de la ville qui fait peser sur le sionisme socialiste et laïque le poids de la haine de l'autre et de l'enfermement dans la pensée de l'origine. L'après-guerre des Six-Jours éveille une nouvelle lecture de la réalité israélienne. Le sionisme échouera-t-il à se réapproprier le politique et l'histoire ? Oz publie, alors, deux nouvelles réunies sous le titre *Jusqu'à la mort* et le roman *Toucher l'eau, toucher le vent* (1971 et 1973). Les deux ouvrages interrogent l'entrée d'Israël dans l'histoire et se demandent si ce passage ne s'effectue pas sur la scène de la tragédie. La guerre de 1973 survient à ce moment-là de l'itinéraire d'Amos Oz. Il se trouve encore parmi les « *chars embrasés du Golan* » car «La Paix Maintenant » n'est pas un mouvement pacifique au sens occidental. Mais il dit qu'il comprit « *qu'il n'y avait aucun espoir pour les faibles et les morts, et un choix limité pour les forts et les victorieux* ».

Après la guerre du Kippour, en avril 1974, Golda Meïr présente la démission de son gouvernement usé par les remous de la guerre. Le

départ de Golda Meïr représente la fin de la génération des «vieux», des sionistes fondateurs. Oz est sévère pour Golda Meïr qu'il accuse, au même titre que Ben Gourion, de n'avoir conçu le politique que sous la forme d'une lutte pour le pouvoir. Il demeure fasciné par la tentation utopique qui nourrit la pensée des premiers sionistes socialistes comme Syrkin ou Gordon. Cette admiration définit d'ailleurs une sorte d'aporie dans la pensée d'Oz. Si l'écrivain trouve les mots justes pour dénoncer l'illusion du même et repenser la figure de l'altérité, le sioniste socialiste a du mal à percevoir les dangers représentés par une conception de la nation qui la désigne comme un tout organique en dehors de toute médiation politique

<sup>1</sup> Golda Meïr partie, Itzhak Rabin désigné Premier ministre par le comité central du parti travailliste symbolise la relève des générations. Oz écrit à cette époque une série de nouvelles, *La Colline du mauvais conseil* » qu'il publie en 1976. Il travaille aussi depuis plusieurs années à l'édition d'*Un juste repos* qui devient effective en 1981.

Les deux livres semblent déjà vouloir évoquer un Israël définitivement perdu. Le premier situe l'action de ses trois nouvelles à la veille de la guerre d'Indépendance, époque où la création de l'État configurait encore le lieu de plusieurs rêves. Le deuxième marque un point de rupture dans l'oeuvre oziennne. L'action du roman se situe à la veille de la guerre des Six Jours et écrit le cheminement des forces qui transforma l'équilibre des forces au Moyen-Orient et la mort de l'idéal sioniste socialiste. La lassitude d'Eskhol, devenu personnage romanesque signifie cette fin de l'espérance socialiste et universaliste.

### L'autre Israël

Oz cherche désormais sa veine romanesque hors de l'espace kibboutzique. L'«autre Israël », celui d'individus confrontés à l'usure du pouvoir travailliste et à sa légitimité idéologique investit l'écriture oziennne. Il est vrai qu'en 1977, la coalition des droites de Menahem Begin se fait élire sur la critique de la gestion économique et de la politique sociale du pouvoir travailliste.

Après la signature des accords de Camp David, en septembre 1978, le conflit interne sur le sort des territoires, né après la guerre des Six Jours, prend toute sa force. La querelle entre les « Faucons » et les « Colombes » s'intensifie. Le mouvement extra-parlementaire « La Paix maintenant » devient vite un puissant groupe de pression. Il diffuse au sein de la société israélienne l'idée de la création d'un État palestinien. Enfin, la guerre du Liban opère une fracture morale et politique au sein de la société

israélienne. Oz décide de «sortir de son autisme» et de partir à l'écoute des Israéliens. Il publie alors une série d'entretiens, recueillis durant les mois d'octobre et novembre 1982, dans le journal «Davar». Ils sont traduits en français sous le titre *Les Voix d'Israël*. Oz ressent, dans les années quatre-vingt, la nécessité de redéfinir la nature de son engagement. Il inaugure en même temps la deuxième période de son écriture. Il prend ses distances avec la gauche israélienne et il rompt les amarres avec la gauche travailliste. Il refuse de participer à la querelle qui l'oppose au Likoud et préfère écouter s'exprimer l'électorat essentiellement sépharade de la droite de Begin. Il est violemment critiqué par les partis de la gauche non travailliste comme le Mouvement pour les droits civiques de Shulamit Aloni ou le Mapam qui lui reprochent ses prises de position timorées pendant la guerre du Liban. Cette nouvelle solitude au sein de la gauche sioniste et des « Colombes » se double d'un rapport conflictuel avec la critique littéraire israélienne.

En 1984, le gouvernement d'union nationale, mené par Shimon Pérès est bien significatif de la coupure pratiquée au sein de la société israélienne. Des tensions sociales sont générées par une société dont la croissance économique ne recoupe pas l'intégration de tous ses membres. De plus, la guerre du Liban révèle son inutilité. La radicalisation palestinienne s'opère en même temps que se fortifie l'extrémisme juif. De 1987 à 1991, Oz écrit *La Boîte noire*, *Connaître une femme*, *La troisième sphère*. Ces livres sont très sévèrement accueillis en Israël. La critique lui reproche d'avoir trahi ses idéaux sionistes socialistes et de s'abandonner à la facilité d'une écriture intimiste. Les romans disent bien qu'après la guerre du Liban, la société israélienne est devenue indéchiffrable dans les termes univoques de l'idéologie sioniste. Ses personnages se déchirent dans l'impossible espoir de devenir consciences structurantes des valeurs élaborées dans l'espace idéal sioniste. Mais, cette perte du sens et des certitudes initie aussi les personnages des romans à une forme d'universel. L'Israélien laïque et urbain cherche son identité individuelle, une fois congédié l'ordre rassurant et l'espace stable du kibboutz. Il n'est nullement question pour Oz de combler le vide laissé par l'érosion de la pensée sioniste grâce au retour à un messianisme sécularisé comme le fera l'écrivain Moshe Shamir, lui-même ancien du kibboutz. La difficile appartenance nationale, dans sa forme culturelle ou politique laisse à la littérature ozienne le soin de retrouver la trace de ceux qui ont déchanté.

En 1986, Oz quitte son kibboutz de Houlida et s'installe avec sa famille au sud d'Israël, dans le désert du Néguev, à Arad. La ville avait été édiflée par le Mapai, avant 1967, durant le gouvernement d'Eskhol. A Arad, Oz

concrétise sa volonté de prendre des distances avec sa société. Il retrouve peut-être dans cet exil l'espérance des débuts du travail d'écriture. Il écrivait dans une de ses premières nouvelles, à propos d'un de ses personnages, Jephtée qui fut juge en Israël: « *Pathéda, sa mère, mourut lorsqu'il était enfant, et ses frères le chassèrent au désert, car il était le fils d'une femme étrangère* »<sup>2</sup>.

L'image du désert réinscrit l'écriture oziennne au point de départ de l'aventure romanesque, dans le lieu où peut se dire l'indicible, la mort de la mère, le massacre européen, le judaïsme de la dispersion. Loin de la modernité de Tel-Aviv, loin de la lourde mémoire de Jérusalem, loin de Houlida, l'écrivain trouve des espaces de liberté où pratiquer le doute. Pourtant, le citoyen éprouve, lui, la nécessité de l'action. Le scepticisme né de la longue interrogation romanesque de la modernité israélienne et de ses héros fatigués s'avère difficile à vivre. L'homme engagé ne veut pas perdre sa puissance d'agir. Mais, il sait aussi que son engagement devra perdre sa nostalgique simplicité. Il ne sera plus celui d'une seule idée. L'idée sioniste socialiste ne finalise plus l'action. La force de détachement apprise dans l'écriture conduit Oz à se déprendre de ses certitudes politiques et idéologiques. Seules deux idées ne seront jamais remises en question: la culture humaine découle de l'action libre et consciente et l'État d'Israël doit exister.

Pendant ce temps, la renommée internationale d'Amos Oz s'accroît. En 1984, il est nommé officier de l'ordre des Arts et des Lettres de la République française. En 1985, il reçoit le Prix Fémina étranger pour *La Boîte noire* et en 1988, le Prix Wingate (Londres) pour ce même roman. Les éditeurs allemands de l'Union internationale lui décernent le Prix de la Paix en 1992, et, en 1993, *Mon vélo et autres aventures* reçoit le Prix Luchs pour les livres d'enfants. En 1988, il avait été nommé docteur honoraire en hébreu à l'Union Collège de Cincinnati et au Western New England Collège de Springfield. En 1991, il fut élu membre de l'Académie de langue hébraïque.

Depuis 1993, Amos Oz enseigne la littérature de Samuel-Joseph Agnon à l'Université Ben Gourion de Ber-Sheva. Il a écrit une étude, *Le silence du ciel*, sur l'écrivain qui reçut le Prix Nobel de littérature en 1966. Elle ne fut pas traduite en français. Cet intérêt pour Agnon, immigrant polonais installé en Palestine en 1909, très proche de la tradition juive par sa pensée et par son usage de la langue hébraïque, révèle deux aspects de l'univers ozien. D'abord, l'admiration pour Agnon prouve qu'Oz a lui-même conscience d'être un des grands créateurs de langue hébraïque. Ensuite, elle manifeste une certaine conception de la littérature. Elle devrait

pouvoir devenir un indice de reconnaissance nationale susceptible de détourner de l'aspiration identitaire tribale. Pour Oz, une certaine manière d'écrire ne se sépare pas de la volonté d'explorer de secrètes manières d'être. Accorder les mots, les images et les idées selon l'attention soutenue de « l'horloger » ce n'est déjà plus écrire pour écrire. Dans son pays où violence et désillusion menacent l'identité et l'avenir, Oz est conscient de pouvoir tracer dans ses oeuvres des lieux de passage vers d'autres imaginaires. Oz crée une nouvelle intelligence de la réalité israélienne. Elle s'ouvre, dans son écriture, à de nouveaux espaces de liberté. La lecture d'Agnon confère à la pauvreté de la jeune culture israélienne la richesse du texte écrit à la croisée de l'exil et de l'enracinement en Palestine. Elle confère à la pratique littéraire d'Oz la conscience d'oeuvrer entre l'universel et le particulier et la certitude de contribuer à fortifier dans les textes le sentiment d'une appartenance culturelle et nationale éloignée d'une incompréhensible intériorité. C'est grâce à la pratique du doute et de l'ironie que le premier roman, *Ailleurs, peut-être*, avec ses faux airs d'utopie, brisait le mythe kibboutzique de la communauté fusionnelle et portait l'écriture « ailleurs », dans un lien où le sourire contestait la fascination de l'identité. Oz a découvert dans l'écriture comment sortir du royaume et comment refigurer la question de l'universalité de l'être juif. Ainsi, veut-il donner leur sens aux rêves socialistes des bâtisseurs d'Israël, dans une tâche qui doit aussi sa part de vérité aux enseignements du judaïsme talmudique ou du prophétisme.

Le dernier roman, *Ne dis pas la nuit*, est publié en 1994. Entre lui et *La Troisième sphère*, fut signé l'accord préliminaire israélo-palestinien sur l'autonomie des territoires occupés. L'espoir de la Paix ne démobilise pas Amos Oz qui continue à faire entendre sa voix en Israël et à l'étranger pour « exorciser les démons ». Aux nuits romantiques, Oz veut préférer la clarté de la matinée passée dans la ville d'Ashdod, au lendemain de la guerre du Liban. C'est à Ashdod que l'homme engagé décide d'opposer au désenchantement de ses personnages littéraires, la clarté méditerranéenne. Il est possible que pour lui, Ashdod, ou plutôt à l'image d'Ashdod, où l'idée d'Ashdod réserve leur vocation universelle aux valeurs juives.

Le rêve sioniste socialiste éteint, les romans de la deuxième période n'écrivaient donc plus que la solitude d'individus isolés dans une société « normale ». Mais, en Israël, la normalité démocratique se heurte à une culture proprement théocratique qui condamne toute laïcisation de l'état et sacralise la conquête du sol. Dans cette société où le sentiment national se perd dans le nationalisme et où le désir de produire et de consommer

remplace le civisme, Oz écrit pour dire les passions du moi, mais, il s'engage aussi pour qu'existe une véritable culture démocratique. Il propose à Israël de se détourner des rêves démesurés et d'inventer le possible. Voilà le sens des pages écrites sur Ashdod, ville côtière, située au sud de Tel-Aviv, après la guerre du Liban <sup>3</sup>.

Écrites en 1982 et 1983, ces pages ébranlent déjà l'image d'Israël, en Europe. Israël ne se donne plus à voir comme un peuple qui perd son âme dans un ethnocentrisme raciste et religieux ou comme un peuple de glorieux héros prêts à édifier la société communautaire et égalitaire du kibboutz. A Ashdod, Oz rencontre des Israéliens qui ont l'air de vivre dans un pays comme les autres. Ashdod est une ville moderne posée au plus près de la Méditerranée. Oz effectue à Ashdod le trajet qui part des collines de Judée et descend vers la mer, et écrit des textes qui signent une métamorphose sociale, politique et culturelle dans l'imaginaire juif israélien. Ashdod offre l'histoire au peuple de l'exil, allégée de la mortelle *mémoire de Jérusalem et de la modernité Tel-avivienne*. « *On ne trouvera ici ni la lumière des nations, ni le ghetto, ni des taudis, rien qu'une petite ville portuaire, lumineuse, qui s'étend toujours plus vite vers le sud-Est* », dit Amos Oz. Ashdod rompt avec des siècles de soumission aux nations. Elle incite Oz à conjuguer mémoire et oubli, à respirer loin des quartiers religieux de Jérusalem où le temps s'est définitivement figé. Ashdod rompt aussi avec la tension messianique inhérente au sionisme et si bien récupérée par Ben Gourion qui la mit au service de la construction nationale. Ashdod devrait rompre aussi avec les erreurs commises par le mouvement travailliste dans les domaines économiques et sociaux. Ici, Oz semble sagement rêver d'un Israël social- démocrate. Amos Oz inaugure dans ces essais, un discours d'après le sionisme. Il est clair que ce discours opère comme une déconstruction des mythes fondateurs du sionisme mais ne remet jamais en cause l'existence de l'État d'Israël, comme peuvent le faire la gauche israélienne non-sioniste ou l'ultra-orthodoxie religieuse. Pour Amos Oz, Ashdod vaut parce qu'elle est d'ici et maintenant. « *Ashdod est ce que nous avons* », dit-il. Ou encore, « *Ashdod est une ville à la mesure de l'homme au bord de la Méditerranée* ».

L'option méditerranéenne est une autre façon d'exprimer dans les termes de l'histoire contemporaine l'avenir d'Israël. Oz ne rejette pas l'idée d'un ensemble euro-méditerranéen où s'épanouirait une culture susceptible de fonder un espace commun. Cette demande correspond à une véritable ouverture de la culture sioniste aux réalités culturelles dans lesquelles s'inscrit l'État. L'ouverture méditerranéenne s'articule dans la réflexion d'Oz au militantisme pour la Paix. Tous les citoyens israéliens, les juifs qui

vivent dans « *l'État d'Israël et non sur la terre retrouvée de leurs pères* » et les Arabes, sont conviés par Oz à participer au festin d'une culture à la destinée méditerranéenne.

Les tentatives manquées pour bâtir une société conforme aux rêves des pionniers socialistes, essentiellement d'origine ashkénaze, ne pouvaient plus nourrir l'élan d'un écrivain de la génération d'Amos Oz. C'est au nom des valeurs de l'humanisme et de la philosophie des droits de l'homme confrontées à la réalité pluri-culturelle israélienne qu'il aiguise désormais son jugement de citoyen engagé. Les déceptions liées aux réalisations sionistes sont mises au service d'une sagesse pratique. Cet engagement le rapproche des écrivains, intellectuels et artistes israéliens qui veulent définir leur identité israélienne d'abord en termes politiques. Il creuse définitivement l'écart avec ceux qui pensent la société israélienne comme une « tribu » nantie d'un État. L'itinéraire d'Amos Oz préfigure la mouvance post-sioniste qui anime aujourd'hui les débats des historiens et sociologues israéliens. Ils s'appliquent, en effet, à repérer les falsifications du réel opérées par l'idéalisation sioniste. Tom Segev ne tient-il pas un langage proche de celui d'Oz, à Ashdod, lorsqu'il exprime de tels souhaits: « *L'État appartiendra à ses citoyens, les frontières, ouvertes, ne seront plus que des traits sur une carte. Les Juifs israéliens se mêleront aux Arabes, et les Arabes feront de même - tous enfants d'un pays qui restera ce qu'il est: un magnifique morceau de terre quelque part sur le versant oriental de la Méditerranéenne dont les habitants ne vivent ni pour le passé, ni pour l'avenir, mais pour le présent* »<sup>4</sup> ? Souhait, rêve, manière de conjurer l'angoisse des limites de l'intelligence face aux inconciliables? L'engagement d'Amos Oz donne au moins la mesure d'une espérance<sup>5</sup>.

*Brigitte Albernhe-Claparède est chercheur.*

**Notes :**

1. Zeev Sternhell, *Aux origines d'Israël. Entre nationalisme et socialisme*, Paris, Fayard, 1996.
2. Amos Oz, *Sur cette terre mauvaise, Les terres du chacal*, Paris, Stock, 1987.
3. Amos Oz, *Les voix d'Israël*, Paris, Calmann-Lévy, 1983.
4. *Entretien (Nicolas Weill)*, Le Monde, 17-18 octobre 1993.
5. *Toutes les citations biographiques sont extraites de l'ouvrage, Les deux morts de ma grand-mère*, Paris, Paris, Calmann-Lévy, 1995.